L'enquête d'Alphonse Dupront sur les pèlerinages français contemporains

Dominique Julia

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/27228>
DOI : 10.4000/assr.27228
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2015
Pagination : 107-128
ISBN : 978-2-7132-2515-4
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Dominique Julia, « L'enquête d'Alphonse Dupront sur les pèlerinages français contemporains », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 172 | octobre-décembre, mis en ligne le 26 avril 2018, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/27228> ; DOI : 10.4000/assr.27228

Dominique Julia

L'enquête d'Alphonse Dupront sur les pèlerinages français contemporains

Le propos ne sera pas ici de présenter dans son ensemble l'enquête d'Alphonse Dupront sur les pèlerinages contemporains. Elle demeure encore une source vivante, puisqu'elle sert de repère tout à fait essentiel à l'inventaire des sanctuaires et lieux de pèlerinage chrétiens en France entrepris depuis 2002 sous la direction de Catherine Vincent, professeur à l'université de Nanterre¹. Ce travail fait suite au *Censimento dei santuari cristiani in Italia dall'antichità ai nostri giorni* coordonné à l'École française de Rome de 1997 à 2003 par André Vauchez, avec le concours de trente équipes universitaires, en charge chacune d'une région du territoire sous la direction, pour ne citer que quelques-uns des responsables, de Anna Benvenuti pour la Toscane, Sofia Boesch Cajano pour le Latium, Giorgio Cracco pour le Piémont, Giorgio Otranto pour les Pouilles, Mario Tosti pour l'Ombrie etc.² Il ne s'agira donc pas de chercher à savoir quel type de renseignement on peut trouver dans les dossiers de cette enquête, mais seulement, dans cette toute première esquisse, d'essayer de la *situer* dans son contexte historiographique, avant de pouvoir ensuite mener, avec l'aide de Stéphane Baciocchi, une analyse plus systématique à partir des archives qu'elle a laissées et qui sont conservées désormais par le Césor, héritier du Centre d'anthropologie religieuse européenne.

Sortant tout juste du concours de l'agrégation, j'y ai participé, très jeune, dans les années 1965-1967, mais je n'avais pas forcément, à l'époque, les outils intellectuels pour être un bon enquêteur. Monique Ailleret, qui était chef de travaux à l'EHESS, coordonna, sous la direction de Dupront, les travaux, assurant les tâches essentielles de la correspondance et elle accomplit sur le terrain de très nombreuses missions où elle établissait des relevés des plans des églises et chapelles avec l'indication précise de l'emplacement des statues et peintures,

---

1. Voir le site internet de l'inventaire des sanctuaires et des lieux de pèlerinage chrétiens en France : <http://sanctuaires.coldev.org/>

2. Cette enquête a donné lieu à de très nombreuses publications qu'il serait trop long d'énumérer ici. On peut consulter le site internet <http://www.santuariocristiani.iccd.beniculturali.it>

et procédait à un inventaire photographique. Elle se rendit également, très souvent, dans des sanctuaires à la date même du pèlerinage³.

Il convient d'articuler très étroitement cette enquête avec deux éléments qui en sont indissociables : le séminaire de l'École des Hautes Études, d'une part ; la bibliothèque de ce qui devient le Centre d'Anthropologie européenne en 1972 d'autre part. Dupront conduisait de front deux séminaires de recherche : l'un en Sorbonne s'attachait à la sémantique historique et c'est là qu'il développa ses recherches sur le vocabulaire des cahiers de doléances, dont on trouve trace dans l'article qu'il publia dans le recueil collectif *Niveaux de culture et groupes sociaux*. C'est dans ce séminaire que furent développées des études de lexicologie autour de grands auteurs français tels Brantôme, Montesquieu, Voltaire ou Rousseau.

Le séminaire d'Alphonse Dupront à la VI^e section de l'EPHE puis à l'EHESS

Le séminaire de recherche, conduit à la VI^e section de l'EPHE, devenue à partir de 1975 École des hautes Études en sciences sociales, a été le lieu d'élaboration des hypothèses de l'enquête. L'une des recherches à mener serait d'établir d'abord la liste des intervenants extérieurs au séminaire ; les rapports annuels font régulièrement état de ces invitations de personnalités extérieures : en 1964-1965, Roger Lecotté, Marcelle Bouteiller, chercheur au CNRS et directrice du département « Croyances et coutumes » au musée des Arts et traditions populaires (auteur en 1958 de *Sorciers et jeteurs de sorts* et dont le livre *Médecine populaire d'hier et d'aujourd'hui*, qui rassemble plusieurs de ses articles paraît en 1966) venue parler des formes diverses de thérapie collective, le Père Ramond, assomptionniste, directeur de la revue *Sanctuaires et pèlerinages* ; en 1965-1966, le chanoine Barrault, président de la Société d'Histoire et d'Art du diocèse de Meaux pour les pèlerinages du diocèse de Meaux depuis la dernière guerre. Il faudrait ensuite établir la liste précise des auditeurs – 21 en 1966-1967, 30 en 1969-1970, 37 en 1972-1973 –, saisir leur date d'apparition et leur permanence au cours de la période ainsi que le renouvellement du public. Ce sera l'objet d'un travail ultérieur. Il conviendrait enfin de noter les exposés des élèves qui participent à l'enquête : pour ne prendre qu'un exemple, l'année académique 1967-1968, Jeanne Ferté parle des pèlerinages du diocèse de Blois, Monique Ailleret parle de ceux des diocèses de Chartres, Orléans, Périgueux et Saint-Brieuc, Marc Venard de ceux du diocèse d'Avignon, tandis que Jean-Louis Flandrin évoque ceux du diocèse de Grenoble. Il s'agit, en réalité, d'élèves préparant une thèse avec Alphonse Dupront et qui ont été sollicités pour participer aux dépouillements. C'est ainsi que Marc Venard établit les fiches de

---

3. Elle a, par exemple, assuré entièrement, dans les années 1966-1968, l'enquête auprès des recteurs du diocèse de Saint-Brieuc.

dépouillement pour le diocèse d'Avignon tandis que Jean-Louis Flandrin constituait le dossier pour celui de Grenoble. Dans un entretien daté de 2000, Jean-Louis Flandrin raconte d'ailleurs comment Dupront l'a recruté, assez impressionné par sa capacité à lire les cartes d'état-major pour repérer les chemins où passaient les pèlerins. L'évêque de Grenoble, Mgr Fougerat, dans sa réponse, avait écrit qu'il y avait trois pèlerinages dans son diocèse : Notre-Dame de La Salette, Notre-Dame de l'Osier, et Saint-Antoine de Viennois. Persuadé du contraire, Alphonse Dupront demande donc à Jean-Louis Flandrin : « Vous allez me chercher les pèlerinages qu'il a oubliés ». Jean-Louis Flandrin était plutôt réticent au départ : « “Écoutez c'est embêtant, dans la famille ils sont plutôt athées qu'autre chose. Il y a une partie de la famille qui est chrétienne mais on n'est pas très bien avec”. Il m'a répondu : “C'est très bien, vous allez vous réconcilier avec eux”. Effectivement mes tantes ont été très gentilles, elles m'ont indiqué les différents pèlerinages. J'y suis allé et j'ai trouvé »⁴. Du coup la collecte est passée de trois à trente-trois pèlerinages.

La bibliothèque du Centre d'anthropologie religieuse européenne

En 1969, Alphonse Dupront propose de recueillir en dépôt une bibliothèque alors en complète déshérence, celle du Centre de documentation de la revue *Sanctuaires et pèlerinages* dont le dernier numéro, n° 40-41 a paru à l'automne 1968 avec la table analytique du périodique depuis sa fondation en mai 1955. Cette revue avait été créée, dans le sillage de l'Année Mariale décidée par Pie XII en 1954, par le Père Ramond, assomptionniste et directeur de l'Association Notre-Dame de Salut⁵. Dès l'année 1954, cette association avait publié une carte des principaux sanctuaires mariaux de France et fondé un centre de documentation destiné à regrouper tous les documents récents ou anciens sur les pèlerinages français et qui lançait un appel tant aux recteurs des sanctuaires qu'aux pèlerins pour l'envoi à Paris de la documentation concernant leur région : livres, brochures, revues, cartes postales et photographies affluent alors rue François I^{er} à Paris, siège à la fois de l'association, du centre de documentation et de la toute nouvelle revue. Cette dernière dispose d'un secrétaire de direction doté d'une notoriété certaine, Maurice Vloberg, homme de lettres qui a publié depuis 1921 de très nombreux livres et articles sur des thématiques religieuses en histoire de l'art : au premier chef la Vierge, mais aussi l'Eucharistie, Noël, les fêtes chrétiennes. Il est entouré d'un comité où figure, entre autres, le docteur Jean

---

4. *Le Désir et le Goût. Entretien avec Jean-Louis Flandrin* : intervenants Georges Carantino, Dominique Michel, Jacques Gélis, transcription Olivier Bugni (filmé le samedi 9 décembre 2000), p. 3.

5. Dès sa lettre du 22 février 1964 (en réponse à celle datée du 19 février 1964 envoyée par Gabriel Le Bras et Alphonse Dupront), le cardinal Feltin avait aiguillé ses correspondants vers les Pères assomptionnistes, 8 rue François I^{er}, « qui ont déjà fait un travail assez important sur ce sujet », Archives de l'enquête sur les pèlerinages, dossier Paris.

Fournée, spécialiste des cultes populaires en Normandie, et Isabelle Couturier de Chefdubois, qui lança une enquête sur les pèlerinages marials.

De 1955 à 1968, la revue a publié de nombreux articles d'histoire. Elle vise à diffuser une information « authentique et vivante », à publier des « études critiques » et à « mettre en valeur les richesses culturelles et religieuses de nos sanctuaires ». Entretenant des relations suivies avec les recteurs de ceux-ci, elle se dote également d'un supplément consacré à l'évocation des problèmes spécifiques à la pastorale du tourisme et du pèlerinage. La mort de Maurice Vloberg en 1967, la maladie du Père Ramond, invité par la Faculté à se retirer dans les Pyrénées pour raisons de santé, le départ des secrétaires administratives non remplacées signent en fait l'asphyxie puis le décès de la revue : les autorités religieuses de tutelle – c'est-à-dire la congrégation de l'Assomption – font savoir au directeur de la revue que le Centre de documentation ne figure pas sur « la liste des œuvres auxquelles elles entendaient réserver leur appui ». Par la voix du docteur Fournée, les laïcs qui composent le Comité de rédaction font connaître leur désaccord vis-à-vis d'une décision qui ne leur a été à aucun moment soumise : « Est-il normal qu'après avoir fait appel à des laïcs pour fonder une œuvre et en assurer le fonctionnement, on décide son sort sans attendre leur avis ? » Ils s'interrogent en même temps sur les moyens de « sauver sa bibliothèque », désormais en péril⁶.

L'enquête sur les pèlerinages français contemporains

a) Ses antécédents

Il convient de situer son contexte historiographique. À la fin des années 1950 et au début des années 1960, rares étaient les historiens qui s'intéressaient spécifiquement aux pèlerinages et aux cultes populaires contemporains. Les études scientifiques étaient encore plutôt rares. On peut naturellement citer la magnifique étude de Robert Hertz, élève d'Émile Durkheim, dédiée au culte de saint Besse dans la région du *Gran Paradiso*, publiée dès 1913, qui vient enfin de recevoir cette année une vraie édition critique par Stéphane Baciocchi et Nicolas Mariot (Robert Hertz, *Sociologie religieuse et anthropologie. Deux enquêtes de terrain (1912-1915)*, postface de Marcel Mauss, édition et présentation de Stéphane Baciocchi et Nicolas Mariot, Paris, PUF, 2015). Mais Hertz est mort à la guerre et son travail est demeuré d'autant plus isolé que les durkheimiens ont longtemps considéré qu'il s'agissait d'un passe-temps de vacances, certes délicieux, mais qui n'avait pas la dignité d'un réel travail universitaire. Il convient

---

6. Pierre Antoine Fabre, Dominique Julia, « Le Centre d'anthropologie religieuse européenne. La bibliothèque "confessionnelle" comme segment d'une bibliothèque savante », *Bulletin des bibliothèques de France*, janvier 2010.

également d'évoquer les travaux d'Arnold Van Gennep : l'ethnographie du pèlerinage doit beaucoup à cet inlassable observateur de terrain que fut Van Gennep, toujours tenu à l'écart de l'université française du fait de ses relations tendues avec les durkheimiens⁷ : l'association étroite qu'il établit entre enquête directe sur les lieux-mêmes, analyse géographique et remontée historique à partir des archives et de l'hagiographie a frayé la voie de l'étude des cultes populaires des saints, comme l'attestent en particulier ses travaux sur la Savoie⁸.

Mais, si l'on veut absolument trouver des prédécesseurs à l'enquête d'Alphonse Dupront, il conviendrait de citer deux autres enquêtes, commencées quasi simultanément à la fin des années 1930 et au début des années 1940, et parties d'horizons intellectuels bien différents. Lors de la réunion de la Société française des historiens locaux, tenue le 22 novembre 1945 et présidée par Lucien Febvre, Gabriel Le Bras, vice-président, propose une enquête sur les pèlerinages contemporains et suggère l'établissement d'un questionnaire extrêmement détaillé⁹. À cette occasion, les deux personnes qui depuis plusieurs années travaillent sur ce sujet prennent la parole.

La première, Isabelle Couturier de Chefdu Bois, rappelle qu'elle a publié en 1943 une carte géographique des pèlerinages ; elle reconnaît que certaines omissions regrettables y subsistent et annonce la parution prochaine d'une seconde édition corrigée. En réalité, l'intervenante, qui, à l'origine, est d'abord une artiste – elle a été premier prix de harpe au Conservatoire de Musique de Paris – a entrepris auprès des chancelleries épiscopales françaises une enquête, demandant à chacune d'entre elles une liste de pèlerinages vivants avec la date précise, dans l'année, de leur déroulement et des réponses sur l'identité du saint invoqué, le but du pèlerinage, son ancienneté, les coutumes particulières qui y sont en usage, et l'affluence de population que ceux-ci attirent. Cette recherche déboucha en 1953 sur la publication de trois petits volumes *Mille pèlerinages à Notre-Dame*¹⁰ : elle s'est donc progressivement réduite aux seuls pèlerinages mariaux. Par ailleurs, l'auteur inscrit sa démarche dans la perspective spécifique d'une stricte fidélité à l'orthodoxie catholique : « Notre point de vue, écrit-elle dans son avant-propos, est donc basé sur la recherche de la tradition, par la documentation des procès-verbaux historiques, officiels, en nous tenant expressément aux renseignements des archivistes des évêchés, plus qu'aux personnalités laïques, dont

7. Voir Rosemary Zumwalt, « Arnold Van Gennep: The Hermit of Bourg-la-Reine », *American Anthropologist*, t. 84, 1982, p. 299-313.

8. Voir, rassemblé par Marcelle Bouteiller, le recueil des articles d'A. Van Gennep, *Culte populaire des saints en Savoie*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1973, particulièrement l'article « Cultes liturgiques et Cultes populaires », publié d'abord dans *Le Folklore Brabançon*, 13^e année, n° 77, avril 1934.

9. *Société française des historiens locaux. Bulletin général*, n° 2, mars 1946, p. 1-3.

10. Isabelle Couturier de Chefdu Bois, *Mille pèlerinages à Notre-Dame*, Paris, Éditions Spes, 1953, 3 volumes. La France est divisée en trois régions A, B et C selon des lignes Nord-Est/Sud-Ouest, chacun des volumes correspondant à l'une des régions.

les renseignements sont issus parfois de curiosités sans contrôle ». Le but de l'enquêtrice – elle ne s'en cache pas – est « celui de la religion vivante et rayonnante ». Elle a donc décidé d'« éloigner pour le moment tout sujet de ridicule superstitieux qui peut entacher la beauté et la grandeur de la véritable foi chrétienne ». Les choses sont clairement dites : l'auteur se situe à l'intérieur d'une apologétique, dans « un cadre de recherches, uniquement basées sur les pèlerinages reconnus officiellement par l'Église Catholique et Romaine », ce qui « élimine forcément tous les autres pèlerinages, ceux notamment qui sont parfois populaires, mais dont le caractère est pourtant superstitieux, en dépit de l'intérêt qu'ils peuvent offrir »¹¹. Tout se passe comme si l'auteur reproduisait le partage fait par les évêques de la Contre-Réforme entre superstition et vraie piété lorsqu'au cours de leurs visites pastorales, ils tentaient d'éradiquer les formes jugées non orthodoxes de la dévotion populaire. À une date que je ne saurais me remémorer exactement mais qui est vraisemblablement antérieure à 1972, l'enquêtrice a remis les archives de son enquête à Dupront, puisque celui-ci avait organisé, à l'issue de son séminaire, qui se tenait alors au 54 rue de Varenne, une petite cérémonie au cours de laquelle fut ouverte la malle qui contenait les précieux documents.

Tout autre est le but de la recherche menée par Roger Lecotté dans un cadre beaucoup plus restreint, celui de l'Ile-de-France. L'orientation de l'enquête est, cette fois, de caractère nettement folkloriste et ethnographique. Lecotté a, en effet, été directeur du *Bulletin folklorique d'Ile-de-France*, publié par la Fédération folklorique d'Ile-de-France, dont il est le secrétaire général, de sa naissance, en 1938, à 1980. Il propose en novembre 1942 un questionnaire subdivisé en dix-neuf rubriques où il s'intéresse déjà à de très nombreux aspects qui sont repris dans la fiche informatique du recensement des sanctuaires italiens. Ce questionnaire porte en effet non seulement sur l'appellation (religieuse ou populaire) du pèlerinage, sa localisation, ses dates de fréquentation, le saint évoqué, le légendaire, les lieux et les objets liés au pèlerinage (statue, source, pierre, arbre) mais aussi sur le but (« guérir les enfants de la peur, les préserver du mauvais œil, trouver un bon mari, porter bonheur, donner progéniture aux mères stériles, vœux collectifs, etc. »), l'itinéraire suivi, la fréquentation et la présence de pèlerins « professionnels » (« Existe-t-il des hommes, femmes ou enfants se louant pour accomplir ce pèlerinage ? Comment les appelle-t-on ? »), les cérémonies religieuses (messe, procession, lecture et « imposition » des Évangiles), les coutumes populaires (« passer sous les reliques, boire de l'eau de la source, y tremper

---

11. *Ibid.*, p. 15-16. Dans une communication faite en juillet 1947 à la Première conférence internationale de Folklore sur « L'étude cartographique des pèlerinages », Isabelle Couturier de Chefdu Bois, tout en affirmant avoir « limité ses relevés aux pèlerinages reconnus par les autorités ecclésiastiques » présentait cependant des cartes locales manuscrites qui montraient également « les pèlerinages tolérés à titre de tradition populaire », *Société française des historiens locaux. Bulletin général*, n° 7-8, juillet-septembre 1947, p. 19-20. Je remercie Stéphane Baciocchi de m'avoir fourni cette référence.

des vêtements, gratter ou piquer la statue, y attacher des rubans »), l'iconographie documentaire, les objets, images et livres que les pèlerins peuvent se procurer sur place (médailles, statuettes, cierges, cartes postales, présence ou non de marchands ambulants ou fixes), les dictons, proverbes, chants, jeux ou danses se rapportant au pèlerinage, les « pains, gâteaux, mets spéciaux ou traditionnels achetés sur place », les manifestations foraines qui accompagnent le pèlerinage. L'enquête « ne porte que sur les pèlerinages actuellement suivis (ou récemment tombés en désuétude) » mais l'enquêteur invite ceux qui voudraient bien répondre à signaler « ceux qui existaient jadis en indiquant l'époque et les raisons de l'abandon et les traces laissées par eux » tant d'un point de vue religieux que populaire. Il précise qu'il ne s'agit pas de lui adresser de « vagues généralités » mais de fournir « un simple témoignage, mais direct et sincère » ; en conséquence il convient de bien choisir ses informateurs et de les contrôler : ainsi l'envoi aura « une incontestable valeur scientifique »¹². Les résultats de cette enquête, qui a fait l'objet d'un mémoire soumis en juin 1946 à la V^e Section (Sciences religieuses) de l'EPHE, sont publiés en 1953 dans la série des mémoires de la Fédération folklorique d'Ile-de-France¹³. L'auteur y présente dans une première partie l'inventaire systématique des cultes populaires subsistant dans l'actuel diocèse de Meaux, paroisse par paroisse, selon un classement qui respecte les circonscriptions administratives (archiprêtrés et doyennés), en reprenant pour chacun d'entre eux les grandes subdivisions qu'il avait adoptées dans le questionnaire de 1942¹⁴. Une seconde partie regroupe les résultats obtenus par grandes rubriques. Outre la masse des données bibliographiques recueillies, l'auteur a pu bénéficier de la collecte orale effectuée par 160 informateurs bénévoles dont près de la moitié étaient des clercs, ce qui donne à l'inventaire établi une précision tout à fait exceptionnelle¹⁵. Toutefois, Lecotté reconnaissait deux limites à son travail.

---

12. « Pèlerinages en Ile-de-France. Questionnaire (document n° 6, novembre 1942) », *Bulletin de la Fédération folklorique d'Ile-de-France*, Noël 1942, p. 12-13. La publication de ce questionnaire a été précédée, dès le 1^{er} octobre 1941, d'une lettre de Lecotté à Mgr Evrard, évêque de Meaux, lui demandant d'approuver de son autorité le questionnaire qu'il lui a adressé « sur des sujets qui tiennent au redressement moral du pays » et de le recommander aux ecclésiastiques de son diocèse. La lettre est conservée aux Archives départementales de l'Indre-et-Loire, Fonds Lecotté 28 F, Pèlerinages carton 1. Nous remercions M. Stéphane Bacciocchi de nous avoir fourni cette indication. L'enquête est annoncée et recommandée aux doyens et curés du diocèse de Meaux dans la *Semaine religieuse du diocèse de Meaux*, 73^e année, n° 24, samedis 22 et 29 novembre 1941, p. 135. Dans sa lettre à M^{gr} Evrard, Lecotté précise que ce travail de longue haleine a commencé en 1938.

13. Roger Lecotté, *Recherches sur les cultes populaires dans l'actuel diocèse de Meaux (département de Seine-et-Marne)*, Paris, 1953 (Mémoires de la Fédération folklorique d'Ile-de-France, n° IV). Le directeur du mémoire est Gabriel Le Bras, qui a d'ailleurs rédigé la préface.

14. Voici les subdivisions adoptées : I- Le saint et sa légende ; II- Son culte (origine, formes, importance) ; III- Toponymie du saint ; IV- Objet et but de la vénération ; V- Cérémonies et rites religieux ; VI- Pratiques populaires ; VII- Coutumes sociales ; VIII- Chants et dictons ; IX- Iconographie.

15. Parmi les informateurs, on compte 77 prêtres, 27 rentiers ou rentières, six instituteurs ou institutrices, six cultivateurs ou fermiers, cinq folkloristes, cinq historiens, trois journalistes, deux architectes.

La première était d'évidence liée à la période dans laquelle s'était déroulée son enquête : « Les conditions spéciales imposées par "l'occupant" de 1941 à 1944 ; les difficultés de se déplacer, de photographier, d'enquêter, même avec les saufs-conduits exigés ; la fatigue des longues randonnées ; l'impossibilité d'accéder aux archives locales en un temps où les mairies avaient d'autres occupations ; l'indifférence de trop d'informateurs supposés ; l'ignorance légitime de desservants, de remplacement ou nouvellement pourvus ; la disparition de témoins âgés minés par les privations ; tout cela a nui considérablement à la collecte des faits »¹⁶. La seconde limite est la conscience que l'enquête vient trop tard : « Il eût fallu l'entreprendre au milieu du siècle dernier, ou pour le moins au début de celui-ci, en des temps où florissaient encore une multitude de croyances et de pratiques qui n'ont pas toutes résisté aux assauts conjugués : du temps, du modernisme, de la laïcité et surtout des guerres qui, à trois reprises (en 1870, 1914 et 1940) on détruit maints monuments de culte et tari au surplus la source des traditions locales » sans oublier « les grands pèlerinages organisés (Lourdes, Lisieux, etc.) » qui « ont fait grand tort à ces dernières »¹⁷.

Il y a donc, à l'issue de la Seconde Guerre mondiale, une conscience très vive de la régression des cultes populaires, de cette religion du contrat où le croyant attend des forces surnaturelles, auxquelles il adresse des prières, un bienfait pour lui-même, son bétail ou ses récoltes. Gabriel Le Bras, en préfaçant l'ouvrage, va dans le même sens lorsqu'il affirme que « le déclin des coutumes impose chaque année quelque retranchement. La vulgarisation de la science affaiblit les croyances vulgaires ; la mobilité des populations qui, jadis, a propagé les reliques et les patronages ruine aujourd'hui la fidélité aux saints locaux ; les guerres qui furent l'occasion d'invoquer les défenseurs des cités et des villages détruisent en même temps les vies humaines, la mémoire des morts vénérés »¹⁸. Cette conscience d'une urgence à recueillir des traditions en train de disparaître explique pourquoi, dès 1946, la Société française des historiens locaux avait pu s'emparer du sujet.

b) Le déroulement de l'enquête

Il faut bien reconnaître pourtant que le travail de Lecotté n'eut guère d'émules. Lorsqu'en 1960, Dupront, dans le cadre de sa direction d'études « Psychologie collective et histoire de la civilisation européenne », décide d'entreprendre un « inventaire des pèlerinages dans l'Europe occidentale du XV^e au XIX^e siècle »¹⁹,

---

16. Roger Lecotté, *op. cit.*, p. 327. L'auteur signale qu'il a été « longuement interrogé par la Gestapo de Melun pour avoir pris des clichés ne concernant pourtant que des chapelles, statues et lieux de culte » et qu'il y a laissé « trois bobines de films jamais récupérées ». Parallèlement à cette enquête, Roger Lecotté en mène une autre pour le compte du Musée national des arts et traditions populaires sur les meubles et objets traditionnels en Brie.

17. *Ibid.*, p. VII.

18. *Ibid.*, p. V, préface de Gabriel Le Bras.

19. Telle est la première formulation du but de l'enquête dans l'*Annuaire École Pratique des Hautes Études. Section des sciences économiques et sociales. Documents. Rapports. Chronique, 1961-1962*, p. 119.

le contexte historiographique dont il hérite n'a pas sensiblement évolué. Significativement, d'ailleurs, il invite, dès l'année 1962-1963, Roger Lecotté à venir parler de ses travaux sur le culte de saint Martin puis, de nouveau, lors de l'année académique 1964-1965. Quand, près de trente ans plus tard, il dresse un bilan de son parcours de recherche entre 1958 et 1986 dans un très long « itinéraire », l'auteur de *Du Sacré* n'entend aucunement procéder à un inventaire des lieux sacrés : il se livre plutôt, par une démarche phénoménologique, à une réflexion anthropologique d'ordre général, certes longuement nourrie par l'enquête sur l'ensemble des pèlerinages français actuels, mais qui vise plus fondamentalement à cerner le fait pèlerin « dans ses finalités, ses structures organiques, ses formes d'accomplissement » comme « une constante de l'exister religieux à travers espace et temps »²⁰. Pour restituer la dynamique même de l'enquête conduite à l'École des Hautes Études, il convient donc de se reporter plutôt à la littérature « grise » que constituent les rapports d'enseignement rédigés et publiés annuellement dans les annuaires officiels de l'institution et aux rares articles d'étape où Alphonse Dupront évoque le déroulement de son travail.

L'enquête sur les pèlerinages de France contemporains démarre vraiment avec une lettre signée conjointement par Dupront et Le Bras en février 1964, et qui est adressée à chaque évêque de France, certaines d'entre elles pouvant être, au demeurant personnalisées²¹. Elle leur demande de bien vouloir fournir, pour leur diocèse, une liste des pèlerinages actuellement vivants et reconnus par l'autorité ecclésiastique. La cosignature de cette lettre est aisément explicable : Dupront, à cette date, n'est pas une personnalité vraiment connue de l'épiscopat, même s'il a écrit plusieurs articles dont l'un sur Lourdes dans la revue *La Table ronde* en 1958²² alors que la signature de Le Bras est un sésame qui ouvre à tout le moins la porte des chancelleries diocésaines. Or, aucune enquête dans le domaine des pèlerinages ne peut réellement recueillir des renseignements sans au moins avoir un aval de l'autorité épiscopale, ne serait-ce même que pour consulter les archives diocésaines. Le Bras avait pu d'ailleurs, une génération plus tôt, en faire l'expérience, parfois amère, avec son enquête sur la pratique religieuse entreprise en 1931. Notons la concomitance de cette enquête avec l'*inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France* dirigé par André Chastel : c'est le 4 mars 1964 que André Malraux, ministre des Affaires culturelles, publie le décret instituant ce qui s'appellera plus couramment l'*inventaire général*.

---

20. Alphonse Dupront, *Du Sacré. Croisades et pèlerinages. Images et langages*, Paris, Gallimard, 1987, p. 34.

21. La minute de cette lettre ne se trouve pas dans les archives de l'enquête : les dates d'envoi, à partir du 15 février, ont été variables, comme l'attestent les réponses épiscopales. Les Archives historiques du diocèse de Paris n'ont pas conservé trace de la lettre adressée au cardinal Feltin, comme a bien voulu me le communiquer l'abbé Philippe Ploix, leur directeur.

22. Alphonse Dupront, « Lourdes : perspectives d'une sociologie du sacré », *La Table ronde*, n° 125, mai 1958, p. 74-96, repris dans *id.*, *Du Sacré...*, p. 340-365.

Notons aussi que le démarrage de l'enquête s'inscrit quasiment au moment où les enquêtes de pratique religieuse du type de celles du chanoine Boulard s'arrêtent : les enquêtes de pratique habituelle qui ont connu leur apogée dans la décennie 1950-1959 s'arrêtent en 1966, les derniers recensements dominicaux datent de 1969, déclin qui est lié à l'obsolescence des catégories d'analyse, dans la mesure où les catholiques accordaient de moins en moins d'importance au conformisme culturel²³.

En juillet 1964, Dupront peut se féliciter auprès de Mgr Julien Gouet, directeur du secrétariat de l'Épiscopat de France, du taux de réponses épiscopales obtenu : seuls trois prélats sont encore « silencieux » et « si dans le dernier "train", quelques réponses sont peut-être hâtives », le professeur en Sorbonne tient à confirmer ce qu'il s'était permis de dire lors du dernier entretien qu'il avait eu avec son interlocuteur : « l'impression d'une correspondance très attentive de la part de l'Épiscopat à notre effort, avec souvent l'affirmation d'un intérêt réel, et plus encore une volonté de documentation à la base très précise allant jusqu'à susciter dans certains diocèses des enquêtes pour pouvoir répondre exactement à la nôtre »²⁴. Il attribue cette « attitude de compréhension et de participation » à Mgr Gouet, qui en a été le « *spiritus rector* » et avec lequel il a eu deux entretiens successifs.

Toutefois, une première constatation s'est très rapidement imposée à l'enquêteur : la faiblesse, sur le plan scientifique, de la documentation bibliographique existante. Dans son rapport sur l'enseignement de l'année 1962-1963, il reconnaît que « la mise en place de cette enquête s'est avérée fort laborieuse, conduite comme elle l'était avec des moyens artisanaux et contrainte, à peine de travail inutile, de se donner une matière de base solide. Il est apparu en effet à l'expérience qu'hormis des monographies diocésaines et sauf pour les très grands pèlerinages, aucun dénombrement méthodique n'existe non seulement dans les autres pays d'Europe mais même en France. Des cartes ont été dressées, des fichiers commencés. Mais rien de tout cela n'a la moindre valeur parce que la méthode a manqué, depuis la systématique du dénombrement jusqu'à la fixation géographique des lieux, fixation qui demeure essentielle pour les interprétations d'une géographie du sacré »²⁵. Plus de trente ans plus tard, dans du *Sacré*, le

---

23. Alain Chenu, « Les enquêteurs du dimanche. Revisiter les statistiques françaises de pratique du catholicisme (1930-1980) », *Histoires et mesures*, t. XXVI/2, 2011, p. 177-221.

24. Lettre de Alphonse Dupront à M^{gr} Gouet, Directeur du secrétariat de l'Épiscopat de France, 9 juillet 1964, minute dactylographiée, Archives de l'enquête sur les pèlerinages, dossier Paris. Les « silencieux » sont l'archevêque de Tours et les évêques d'Agen et de Viviers.

25. *Annuaire. École Pratique des Hautes Études. Section des sciences économiques et sociales. Documents. Rapports. Chronique, 1963-1964*, p. 154. Dans l'*Annuaire...*, 1967-1968 (compte-rendu de l'enseignement de l'année 1966-1967), p. 104, Dupront explique la « lenteur persévérante » de l'enquête « de psycho-sociologie du Sacré quant à la vie du pèlerinage dans l'Europe moderne et contemporaine » par l'« affligeante carence d'études valables, et l'on peut dire carence quasi-totale pour ce qui est de l'analyse psycho-sociologique du fait pèlerin actuel.

jugement est tout aussi abrupt : « La littérature consacrée aux pèlerinages était jusqu'à naguère, avant les efforts pionniers de l'abbé Laurentin, un monotone mélange d'inventaires répétitifs, de récits stéréotypés, d'enrobements institutionnels, de heurts ou de mépris entre un transcendantalisme angélique et un naturalisme ou, dans un usage approximatif de l'histoire, de démonstrations impavides quant au caractère quasi éternel des cultes, christianisme et paganisme heureusement réconciliés » ²⁶.

Face à ce constat, la première démarche de l'enquête a été la volonté de cartographier le phénomène pèlerin en établissant des cartes diocésaines de pèlerinages contemporains. Très rapidement cette « tentation » ²⁷ cartographique est pourtant abandonnée et ce pour une double raison : la première, évoquée dans *Du Sacré* est que ce « travail à la fois rebattu et inexistant, peut-être impossible à conduire avec toute la rigueur souhaitable et qui, expérience faite, risquait de laisser ensevelis quelques-uns des sillons les plus profonds des marcheurs de la foi aux siècles les plus lointains : n'appréhender que le superficiel, des tracés écrits dans un espace mort, à commenter au travers d'une orohydrographie transparente, autant pouvait nous en apprendre ce qui est plus près de nous, chemins de Saint-Jacques ou chemins "roumieux" » ²⁸.

Surtout, au fur et à mesure que les dépouillements se poursuivent et que l'enquête avance, Dupront ressent très rapidement une désillusion croissante devant les renseignements que lui ont fournis les chancelleries diocésaines et les correspondants ecclésiastiques locaux ²⁹ : ces indications lui apparaissent non seulement insuffisantes mais parfois même biaisées, dans la mesure où certains clercs expriment non seulement une ignorance mais leur hostilité à l'égard de dévotions, de coutumes ou de pratiques jugées archaïques. Soit par exemple le cas du culte de saint André dans le diocèse d'Orléans. En janvier 1968, le curé-doyen de Patay déclare qu'il ne reste qu'une seule chose du culte de saint André, « qui peut-être était florissant dans la paroisse (mais je n'ai aucun document à ce sujet) : c'est la coutume de faire bénir des rubans en son honneur et de les

---

Nous oscillons entre une littérature "dévotieuse" abondante mais de peu de poids et un rationalisme hautain et destructif, non seulement chez les laïcs mais fort souvent chez les clercs ».

26. Alphonse Dupront, *Du Sacré...*, *op. cit.*, p. 66.

27. Le terme est d'Alphonse Dupront lui-même dans *Du Sacré...*, *op. cit.*, p. 30-31.

28. *Ibid.*, p. 30-31. Des cartes au 1/200 000^e sur un fonds oro-hydrographique ont ainsi établi l'implantation géographique des lieux pèlerins dans les diocèses d'Annecy, Chartres, Langres, Metz, Nevers, Nîmes et Soissons.

29. Alphonse Dupront bénéficie pourtant de l'assistance de ce qu'on pourrait appeler la dernière génération de prêtres érudits ou savants, les évêques ayant désigné comme correspondants ceux dont le profil intellectuel leur paraît le mieux approprié à la dimension scientifique de l'enquête : Yves Marchasson (1920-1992) à Paris, Victor Saxer (1918-2004) à Fréjus, Pierre Lacroix (1922-2001) à Saint-Claude, Pierre-Jean Nédélec (1911-1971) à Quimper, etc. Ils adressent souvent A. Dupront vers l'archiviste diocésain. Toutefois, un certain nombre de diocèses resteront sans correspondant attitré.

apposer aux enfants malades de la coqueluche. Lorsque je suis arrivé à Patay, il y a quatorze ans [donc en 1953], j'ai été assez surpris des demandes qui m'étaient faites à ce sujet. J'ai interrogé des personnes âgées, très au courant des us et coutumes de la paroisse, mais je n'ai pu avoir aucune explication sur cette dévotion particulière à saint André ni savoir pourquoi il était invoqué ici pour préserver ou guérir de la coqueluche »³⁰. Une lettre ultérieure ne donne guère plus de renseignements³¹. Voilà donc pour l'ignorance. Voici maintenant pour l'hostilité. En réponse à la demande qui lui est faite, le curé de Fleury-les-Aubrais écrit : « Malheureusement pour vous et heureusement pour moi, je n'ai pas grand-chose à vous dire sur ce qui reste du culte de saint André à Fleury. Le temps n'est plus guère à ce genre de dévotion : le curé, sinon l'historien, n'en est pas fâché, vous vous en doutez [...]. Quant au culte de saint André, il est réduit à celui de guérisseur de coqueluches. Je reçois quatre ou cinq fois par an des lettres (j'en garde quelques-unes qui sont assez cocasses) demandant "une évangile de la coqueluche" accompagnées de rubans à bénir. Elles viennent habituellement du Centre de la France (Indre-Creuse-Vienne) qui se trouvent être les plus déchristianisées. J'ignore le résultat thérapeutique de telles pratiques (auxquelles je refuse de me prêter). Il y avait autrefois près de l'église une fontaine où l'on puisait de l'eau toujours pour ou plutôt contre la coqueluche ! »³² Pourtant Fleury-les-Aubrais n'est qu'à une soixantaine de kilomètres de Charray, centre d'un pèlerinage à saint Marcou très important, Patay à une quarantaine.

La focalisation sur les saints thérapeutes : l'exemple de saint Marcou

Le rapport sur l'enseignement donné en l'année 1964-1965 note : « Si, effectivement, au plan le plus extérieur [...], la prédominance des cultes mariaux sur les cultes des saints » éclate de manière évidente, « dès que la recherche se précise au-delà des données les plus immédiates et des documents fournis par les autorités ecclésiastiques, les cultes des saints apparaissent tenaces, quelques-uns d'une grande antiquité ». L'enquête met donc en lumière un phénomène sur lequel les

---

30. Lettre de l'abbé J. Leroy, curé-doyen de Patay, datée du 14 janvier 1968, Archives de l'enquête sur les pèlerinages, dossier du diocèse d'Orléans.

31. Lettre du même, 23 janvier 1968 : « La fête de St André est ici une fête liturgique, qui n'attire pas un public plus nombreux que les autres dimanches de l'année. Personne ne vient de l'extérieur. [...] Les demandes de bénédiction sont individuelles et transmises en général par lettres provenant des familles des environs. Je reste quelquefois 6 mois, 1 an sans recevoir aucune demande, et comme cela a été le cas il y a 4 ou 5 ans, si une épidémie de coqueluche règne dans la région, j'en reçois 4 ou 5 dans la même semaine. Il n'y a pas de médailles de St André. Il est à remarquer que dans cette région de la Beauce, où la pratique religieuse reste assez importante (j'ai à mes deux messes du dimanche environ le quart de la population), il n'y a pas de pèlerinage ni de fête religieuse avec grand concours de peuple », *ibid.*

32. Lettre de l'abbé Charles Adam, curé de Fleury-les-Aubrais, 26 novembre 1967. Une lettre du même, en date du 17 décembre 1967, est encore plus laconique.

chancelleries épiscopales étaient soit muettes soit très discrètes, à savoir l'importance et la persistance du pèlerinage thérapeutique : « Avec les pèlerinages aux saints, la thérapie, thérapie de portée locale ou régionale, triomphait ; des transferts s'opèrent avec les pèlerinages marials, mais transferts incomplets. D'où la très grande partie portée quant à une analyse des forces, formes et moyens d'une thérapie collective et la nécessité de serrer la question de plus près dans une prochaine étape de recherches consacrée justement aux saints thérapeutes. Nous sommes là en présence d'un moyen de santé collective, ou d'une forme de recherche collective de la santé, infiniment plus vivante que l'on ne pense et qu'il y aurait lieu d'explorer quant à une psychologie collective des profondeurs dans une enquête à prévoir largement inter-disciplines ». L'orientation que prend la recherche conduite par Dupront, éclairée par l'enquête menée sur le terrain, conduit donc à « dépasser largement le critère sociologique » qu'il s'était « par sagesse imposé pour le dénombrement des pèlerinages, à savoir la reconnaissance, ou du moins la connaissance par l'autorité ecclésiastique ». Le dénombrement opéré « conduit jusqu'aux pèlerinages sinon clandestins, du moins anarchiques, d'un folklore toujours puissant et grave, même si élémentaire ». Il s'agit donc, puisque les méthodes historiques traditionnelles ne sont pas ici pertinentes pour saisir de tels pèlerinages « aux confins d'une mentalité si l'on veut "pré-logique" », de « définir avec les ethnographes une exploration appropriée pour aboutir à dresser parallèlement à l'inventaire du pèlerinage officiel celui du pèlerinage obscur, voire cryptique »³³.

Se profile dès lors la méthode de l'enquête Dupront. D'une part, ont été regroupées sur une fiche type les « données complexes concernant chaque pèlerinage » selon un cadre défini : « 1° Toponymie du lieu de pèlerinage ; 2° Vocabulaire sacré ; 3° Implantations cosmiques, circonstanciées à l'extrême ; 4° Définition sociologique consciente, ou objet du pèlerinage ; 5° "Centre" de sacralité et particulièrement image ; 6° Données historiques ; 7° Origines sociologiques ; 8° Légendaires ; 9° Formes spéciales du culte »³⁴. Nous avons là la base du matériau documentaire rassemblé, élaboré tant à partir des données fournies par les chancelleries épiscopales que d'après l'étude de la bibliographie consacrée aux pèlerinages et les renseignements fournis par les correspondants locaux.

D'autre part, l'enquête prend résolument un tournant anthropologique qui conduit son directeur à réduire les espaces d'observations envisagés. Dès 1966, dans un colloque tenu à l'École normale supérieure sur *Niveaux de culture et*

---

33. *Annuaire. École Pratique des Hautes Études. Section des sciences économiques et sociales. Documents. Rapports. Chronique, 1965-1966*, p. 241-242. Le rapport porte sur l'enseignement de l'année 1964-1965.

34. *Annuaire. École Pratique des Hautes Études. Section des sciences économiques et sociales. Documents. Rapports. Chronique, 1964-1965* (comptes-rendus de l'enseignement de l'année 1963-1964), p. 224. L'enseignant y dégage une première présentation des « formes anthropologiques de la vie sacrée ».

groupes sociaux, Dupront fait le compte-rendu de ses deux visites successives le 1^{er} mai 1965 et le 1^{er} mai 1966 au pèlerinage de saint Marcou dans le Perche au Poislay. « Il y a un an [1965] nous demeurions en plein panique : survenue par vagues successives d'une foule rurale endimanchée, très brassée quant au sexe et quant à l'âge, foule qui se précipitait plus ou moins en désordre à deux devoirs celui de se faire dire un évangile – sept à huit prêtres inlassablement récitaient en latin, l'étole sur le chef du pèlerin agenouillé au banc de communion – et de communiquer en sacralité par attouchement : attouchement de la relique du saint ou de la statue de celui-ci, voire du bâton de procession, communication matérialisée par le contact d'un ruban blanc, jalousement conservé par le pèlerin et souvent laissé pour moitié pour enguirlander la statue du saint, trace évidente, durable, de la participation vécue donc conjuration incessante. Avec le ruban, les cierges ; autant de cierges que de personnes associées au recours des grâces ; des médailles. C'était tout. À l'autel, des messes se succédaient ; aucune importance et peu de communions. » À l'inverse, un an plus tard, lors de la visite en 1966, « l'effort est patent du clergé pour prendre en mains le pèlerinage au vieux saint, l'encadrer dans les formes liturgiques, et, dans le recours thérapeutique, imposer des transpositions qui brisent les pratiques traditionnelles considérées et comme désordonnées et comme superstitieuses ». L'observateur repère des « inventions » liturgiques : « L'imposition des Évangiles est maintenant remplacée par l'imposition des mains, "renouvelant – je cite – le geste auguste du Seigneur", et si la pratique invétérée des rubans continue, les enfants de chœur de service font, sur ordre, toucher le ruban non plus à la statue du saint, mais au-dessus d'elle à l'intérieur ouvert d'un tabernacle vide ». Ce que repère ici Dupront, c'est un moment de violente tension « entre l'ordre stable et quotidien d'Église et la vie panique, sacrale, sans intermédiaires ou le moins possible, du pèlerinage »³⁵. Pour être tout à fait complet, il conviendrait d'ajouter que le dispositif d'enquête a été renforcé, puisque A. Dupront a envoyé, ce même 1^{er} mai 1966, Robert Sauzet, assistant à la Sorbonne (qui avait, par son épouse, des attaches familiales à Thiron-Gardais) observer deux autres pèlerinages à Saint-Marcou : l'un à La Gaudaine près de Thiron, où ce dernier est présent à la messe de 7 h 30 suivie par cent personnes dont la moitié sont des hommes : il n'y a que trois personnes qui communient et une grand-mère proteste parce que le doyen de Thiron s'est mis en devoir de prêcher (et d'ailleurs sur

---

35. Alphonse Dupront, « Formes de la culture de masses : de la doléance politique au pèlerinage panique (XVIII^e-XX^e siècle) », in Louis Bergeron (éd.), *Niveaux de culture et groupes sociaux. Actes du colloque réuni du 7 au 9 mai 1966 à l'École normale supérieure*, Paris-La Haye, Mouton, 1967, p. 163-164. Dans les dossiers de l'enquête, se trouve une fiche, rédigée par Monique Ailleret, sur le pèlerinage à saint Marcou à Charray, où l'observation de terrain s'est déroulée les 1^{er} mai 1965 et 1966, des informations étant également recueillies auprès de l'abbé Lefèvre, curé de Charray. En 1966, le prédicateur fait remarquer aux assistants que « c'est le Christ qui exauce nos prières à saint Marcou s'il le juge utile et si nous le méritons ». Quant au sens du geste des enfants de chœur plongeant, au bout d'un bâton, les rubans à l'intérieur du tabernacle vide de l'autel de saint Marcou, ceux-ci répondent que « cela va plus vite. C'est les curés qui nous l'ont dit ».

saint Joseph artisan ! Mais ce n'est pas le thème retenu qui fait l'objet de sa protestation...). En revanche, dès la fin de l'office, tous les assistants vont se faire dire des évangiles, acheter un ou plusieurs cierges et toucher la statue du saint. Le même jour, Sauzet arrive vers 10 heures à Moulhard qui se situe entre Brou et Authon-du-Perche. L'église est comble et devant l'église, trois cents personnes se poussaient pour essayer d'entrer, un sens unique ayant été établi puisque les fidèles sortent par une porte latérale. Pris au milieu de cette presse, il y recueille un dialogue : un mari proposait à son épouse de téléphoner au Poislay pour savoir s'il y avait moins de monde ; l'épouse, âgée d'une trentaine d'années lui répond « Non, ici, c'est la maîtresse place. Le saint Marcou du Poislay, il est moins fort ». Ayant renoncé à entrer, Robert Sauzet revient vers midi : la cérémonie était à peine achevée et le célébrant, curé de Beaumont-les-Autels, visiblement épuisé lui dit que 3 500 cierges avaient été offerts ; au pied de la statue saint-sulpicienne de Saint-Marcou, représenté avec un écolier agenouillé, était encore déposé un petit reliquaire avec un morceau d'ossement de saint Marcou³⁶. Dupront est retourné au Poislay le 1^{er} mai 1967 (en compagnie de Monique Ailleret et de François Furet) puis le 1^{er} mai 1968. Il a donné, le 7 mai suivant, un séminaire sur sa visite, alors que la Sorbonne était fermée depuis le 3 mai précédent : l'impression que j'en garde est celle d'une étrangeté totale par rapport au présent. Il était, à ce moment précis, *étonnant*, au sens fort du terme, d'entendre Dupront parler du curé de la paroisse de Droué (dont dépend Le Poislay), Marcel Scoarnec, prêtre des Missions étrangères (1912-1994), qui croit aux guérisons des coqueluches et de l'eczéma par l'imposition des Évangiles ou du témoignage de la vendeuse de cierges : « Bien sûr qu'il y a là des guérisons. Si l'on ne guérissait pas, il n'y aurait pas tant de monde »³⁷. Sans doute n'ai-je jamais autant éprouvé le sentiment de la conflagration entre deux temporalités, étrangères l'une à l'autre et pourtant coexistantes.

On pourrait naturellement s'interroger sur le choix particulier de ce pèlerinage par Alphonse Dupront pour commencer son enquête d'ethno-histoire³⁸.

---

36. Notes autographes de Robert Sauzet, Archives de l'enquête sur les pèlerinages, Centre d'anthropologie religieuse européenne. Voir également les observations faites en 1969 et 1972 à Moulhard par Alban Bensa, *Les saints guérisseurs du Perche-Gouët Espace symbolique du Bocage*, Paris, Institut d'ethnologie-Musée de l'Homme, 1978, p. 76 (et au Poislay en 1969 et 1970, p. 156-157).

37. Notes personnelles prises au séminaire du 7 mai 1968. Celles-ci concordent avec celles de Marc Venard, dont les archives sur le séminaire d'A. Dupront ont été déposées au Centre d'anthropologie religieuse européenne. Il n'y a que dix auditeurs ce jour-là, alors qu'ils étaient dix-neuf le mardi 30 avril précédent.

38. Dans son ouvrage sur *Les visites pastorales dans le diocèse de Chartres pendant la première moitié du XVIII^e siècle. Essai de sociologie religieuse*, Rome, Edizioni di Storia e Letteratura, 1975, p. 268, Robert Sauzet note que, parmi les saints thérapeutes, saint Marcou « n'est évoqué qu'incidemment, en 1653, à Patay où le gager reçoit l'ordre de mettre "sur les autels de St Vincent et de St Marcou les jours de dimanches et de festes solennelles une nappe blanche avec un cierge lorsqu'on fera l'aspersion d'eau bénite et les encensements es festes annuelles" ». Voir également *ibid.*, p. 269, note 278.

Celui-ci a été informé très précisément sur l'état des pèlerinages du diocèse de Chartres par l'abbé Bizeau, curé de Bû, qui lui avait été désigné comme son correspondant naturel par l'évêque, Mgr Roger Michon, et qui fut un auditeur régulier du séminaire³⁹ : dans les dossiers de l'enquête, ce ne sont pas moins de six pèlerinages à saint Marcou qui sont répertoriés⁴⁰, et, au cours de l'année 1965, l'abbé Bizeau s'est livré à une enquête de terrain sur chacun d'entre eux⁴¹. Il est bien probable aussi que *Les rois thaumaturges* de Marc Bloch ont constitué une lecture de jeunesse de l'historien. Le livre est paru en 1924 et les comptes-rendus, dont l'un de Paul Alphandéry, en sont publiés au cours de l'année 1925, année où Dupront entre à l'École normale : or le culte de saint Marcou occupe justement une place éminente dans l'ouvrage de Marc Bloch⁴². Il n'est pas déraisonnable de penser que, lorsqu'il a eu connaissance de l'existence de pèlerinages à saint Marcou, l'historien a voulu voir de ses yeux ce qui, du Moyen Âge, pouvait encore être présent dans la ruralité percheronne. On n'a peut-être pas suffisamment fait attention à une affirmation, paradoxale et, au premier abord, surprenante, de Dupront : « À longueur de vie, j'ai récusé le livre – valeur mineure et qui n'était de mon monde ». Au livre, il reproche l'étroitesse de son usage, jusqu'à l'emprisonnement, et le fait qu'il le « retrait de la terre »⁴³. Du livre, il attend surtout que surgisse un témoignage, une voix, une parole. C'est pourquoi, grandi dans une Gascogne où l'occitan était encore parlé et où cette oralité était une vraie culture, il ne se sent nullement dépaycé, quand, dans son enquête, il fait retour aux pratiques pèlerines.

39. Lettre autographe de M^{gr} Roger Michon, 20 février 1964, Archives de l'enquête sur les pèlerinages : elle désigne l'abbé Pierre Bizeau comme « un historien sûr, capable » de rendre les services que souhaite son correspondant. L'abbé Bizeau (né en 1930), qui est alors archiviste adjoint du diocèse de Chartres et fut un auditeur du séminaire, au moins de 1966 (première année conservée pour l'assistance à ce séminaire) à 1987, publie dès 1967, un *Inventaire des archives paroissiales postconcordataires de l'archidiaconé du Perche (arrondissement de Nogent-le-Rotrou)*, qu'il a regroupées dans les locaux de l'ancien Grand séminaire de Chartres.

40. Charray, Frazé, Illiers, La Gaudaine, Moulhard, Nottonville. Monique Ailleret s'est rendue le 2 mai 1969 à Nottonville et note, d'après un entretien avec la gardienne de l'église, que « pour la première fois depuis toujours » il n'y a pas eu de pèlerinage le 1^{er} mai, celui-ci étant reporté au dimanche suivant 4 mai. Les pèlerins ont trouvé ce jour-là la porte de l'église fermée avec, collé sur celle-ci, un billet griffonné indiquant le report. Le nouveau curé, présent depuis deux ans « ne s'intéresse pas au pèlerinage ».

41. Le dossier du pèlerinage du Poislay ne figure pas dans les archives de l'enquête.

42. M. Bloch, *Les rois thaumaturges. Études sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale particulièrement en France et en Angleterre*, Strasbourg, Istra, 1924. Le compte-rendu de Paul Alphandéry a paru dans la *Revue de l'histoire des religions*, t. 91, 1925, p. 114-118 ; celui de Christian Pfister, dans le *Journal des savants*, vol. 23, 1925, p. 109-119.

43. Voir les textes publiés dans les *Cahiers Alphonse Dupront*, n° 7, 1998, p. 19-23.

Rétrécissement des espaces étudiés, approfondissement des thématiques

En 1968, Dupront constate dans son rapport annuel que « l'enquête par questionnaires personnalisés ne donne que des résultats fort fragmentaires et dont l'arbitraire d'ailleurs est parfois significatif »⁴⁴. Une conviction forte l'anime au fur et à mesure qu'il se rend sur le terrain, c'est que « l'analyse ne peut valablement s'approfondir que sur des territoires fort limités et, pour ce qui nous concerne, accessibles dans leur complexe secret par une manière d'intuition directe, donc autochtone. On ne saurait, à peine d'abstraction trop aisée, étudier les profondeurs du fait pèlerin sans une intime connaissance des conditions psychosociales dans lesquelles il s'exprime »⁴⁵. Le choix, dans un premier temps, de l'ensemble de la France débouche en réalité sur une collecte beaucoup plus poussée menée dans deux régions : le Quercy et l'Alsace, deux régions qui avaient d'ailleurs été les premières à répondre et où Dupront avait trouvé des correspondants locaux particulièrement coopératifs⁴⁶. Cette réduction du champ de l'enquête est en fait volonté d'approfondissement en un moment où l'objet lui-même tend à s'évanouir : d'une part il s'agit, pour atteindre « à la vie panique des sacralités, même résiduelles » de perfectionner les méthodes d'approches pour recueillir « à la fois le témoignage longtemps tu et des indications possibles de transferts. Ce qui paraît devoir exiger, pour le collectif concerné, et un relevé aussi total que possible de tous les signes et traces de l'irrationnel, et un concours interdisciplinaire rigoureux ». D'autre part le travail sur le terrain – nous sommes dans les années qui suivent le concile Vatican II – fait apparaître « le relatif degré d'usure apparent du pèlerinage français, usure considérablement accrue par la crise mentale et la mutation des valeurs du clergé français. D'où la double nécessité, pour n'en point rester à la superficie du phénomène, de travailler en profondeur les terroirs encore sensibilisés au besoin sacré du pèlerinage, et de contraster par l'expérience des pays étrangers proches l'apparente pauvreté du donné français »⁴⁷.

---

44. *Annuaire. École Pratique des Hautes Études. Section des sciences économiques et sociales. Documents. Rapports. Chronique, 1968-1969* (comptes-rendus de l'enseignement de l'année 1967-1968), p. 181.

45. *Ibid.*

46. Voir le compte-rendu d'enseignement dans *Annuaire. École des Hautes Études en Sciences Sociales. Comptes-rendus des cours et conférences, 1974-1975*, p. 169-171.

47. *Annuaire. École Pratique des Hautes Études. Section des sciences économiques et sociales. Documents. Rapports. Chronique, 1969-1970* (comptes-rendus de l'enseignement de l'année 1968-1969), p. 187-188. Le directeur d'études indique que des études analytiques de pèlerinages ont été conduites « en Italie et en Espagne, en Belgique et aux Pays-Bas » qui ont grandement aidé à « mesurer les ruptures partielles, les autochtonies aussi, du phénomène français ». Voir également l'*Annuaire 1971-1972*, p. 213, où Alphonse Dupront évoque pour le phénomène français du pèlerinage « un extrême degré d'usure, hormis la concentration en quelques grands centres ; mais quasi aux confins du cryptique, les tout petits pèlerinages parfois apparemment disparus gardent assez étonnamment des pratiques millénaires, ce qui impose comme discipline de l'enquête une exhaustivité rigoureuse, à peine de laisser de côté tout le complexe ethno-anthropologique du pèlerinage, et de ne faire que confirmer les poncifs habituels. »

La dimension comparatiste européenne intervient donc pour éclairer, par contraste, un phénomène en train de s'effacer sous les yeux mêmes de l'enquêteur qui l'observe et l'étudie.

Il y a en effet chez Dupront le sentiment d'une urgence face à l'uniformisation, l'homogénéisation et l'intellectualisation qui caractérisent l'évolution du pèlerinage contemporain sous la pression de l'institution ecclésiale qui tend à ramener la vie de celui-ci « dans le vocabulaire, les attitudes, les réflexes bien inscrits de l'ordinaire ». « Dans l'*aggiornamento* fervent ou fébrile » qui caractérise l'après-Vatican II, « il est encore possible de saisir l'ancien en place ; [...] cet ancien, s'il n'est pas éternel, témoigne d'une existence multiséculaire et donc pour nous, expérience privilégiée d'une plongée par l'actuel dans l'analyse de vie d'un passé pour lequel documents écrits ou artistiques n'expriment que fort partiellement, et encore au gré de nos interprétations toujours reconstruites. Ceci dit, il faut se hâter, si nous voulons éclairer par le traditionnel d'aujourd'hui ce que pouvaient vivre les masses des XIV^e, XV^e et XVI^e siècles dans leur commerce de sacralités »⁴⁸. C'est en effet du « Moyen Âge en place », selon une expression chère à Dupront, que l'enquête anthropologique fait surgir, à tout le moins des « formes du pèlerinage à peu près identiques à ce qu'elles étaient il y a au moins un millénaire »⁴⁹. Cette conscience aigüe de la présence vivante d'un passé millénaire dans notre contemporain, et, dans le même mouvement, de la mutation des sociétés industrielles où la rationalité technique et la « temporalisation culturelle des Églises ne laissent aucune chance aux cultures traditionnelles fondées sur le "toujours" »⁵⁰ – sans oublier les ruptures majeures qu'ont constitué les deux guerres mondiales – imposaient à l'enquêteur la démarche finalement retenue, celle d'une ethno-histoire qui lie étroitement à la recherche anthropologique sur le terrain une remontée historique selon « la méthode de l'"à rebours" », parce qu'il s'agit ici de rendre manifeste « la chair vive du continu », de restituer « la durée créatrice [...] quels qu'en soient les temps morts apparents, les usures, les fins »⁵¹. Par-delà cette voie « éminemment "existentielle" » qui « part d'un vécu patent, constaté, reconnu d'une connaissance directe », l'enquêteur ne s'interdit pas « l'autre démarche, celle qui part des données historiques pour interroger le présent, et fixer ainsi continuités, enfouissements et transferts »⁵², qui risqueraient autrement d'échapper du fait des mutations ou des disparitions.

48. Alphonse Dupront, « Formes de la culture de masses : de la doléance politique au pèlerinage panique (XVIII^e-XX^e siècle) », in L. Bergeron (éd.), *Niveaux de culture et groupes sociaux. Actes du colloque réuni du 7 au 9 mai 1966 à l'École normale supérieure*, Paris-La Haye, Mouton, 1967, p. 161-162.

49. *Annuaire. École Pratique des Hautes Études. Section des sciences économiques et sociales*, 1967-1968, p. 105-106.

50. A. Dupront, *Du Sacré...*, op. cit., p. 80.

51. *Ibid.*, p. 71. On se reportera ici aux pages 58-87 de ce livre où Alphonse Dupront expose ce qu'il entend par ethno-histoire.

52. *Ibid.*, p. 72-73. Voir également l'*Annuaire. École Pratique des Hautes Études. Section des sciences économiques et sociales*, 1967-1968, p. 105.

Il est évidemment permis de questionner le caractère « millénaire » que Dupront assigne aux pratiques qu'il observe, l'insistance avec laquelle il se réfère à « une expérience et un ordre religieux collectif antém modernes » ou à la « culture agro-monastique » des premiers siècles du Moyen Âge⁵³, « dont les lignes de force affluent encore dans le mental populaire des recours thérapeutiques »⁵⁴. L'auteur, qui ne déteste pas une certaine provocation, parle même d'une « culture par éclats de pierre à peine polie »⁵⁵. Cet accent mis sur des continuités, non documentables sur le plan historique, peut sans doute être relié à une très forte conscience des ruptures entraînées par « le choc des deux grandes guerres récentes. La première surtout, psychologiquement la plus percutante, imposant une coupure d'Apocalypse aux continuités de sociétés étalées : dans nombre de régions, et pas seulement celles atteintes par d'implacables destructions, quelque chose s'est brisé. La grandeur sauvage de l'événement a fait éclater rythmes et pratiques qu'un peu plus d'un siècle plus tôt la Révolution elle-même avait à peine effleurés »⁵⁶.

Quoi qu'il en soit, on mesure, à travers les rapports annuels d'enseignement, les exigences méthodologiques de Dupront dans son analyse des sanctuaires de pèlerinage, mais aussi l'impossible achèvement de l'enquête qui ouvrait à la fois sur de nouveaux et vastes territoires à parcourir. La focalisation de celle-ci sur les saints guérisseurs manifestait « l'intrication au demeurant naturelle entre pèlerinages et cultes ou dévotions aux saints. D'où le développement nécessaire, pour situer valablement les spécificités religieuses des pèlerinages dans une région déterminée, d'inventaires méthodiques des cultes des saints avec toutes particularités cohérentes, telles que pratiques non liturgiques, iconographie et les différentes représentations de l'image sacrale dans l'imaginaire collectif et l'art populaire »⁵⁷. Dès l'année 1968-1969, la recherche s'élargissait ainsi dans une double direction : d'une part l'inventaire systématique de toutes les sacralités repérables à l'intérieur d'un espace donné – églises, chapelles, oratoires, croix, sources, etc. – pour « lire dans leur répartition même l'énergétique de religion de l'ensemble humain concerné »⁵⁸ ; d'autre part « la constitution d'un répertoire général des titulaires paroissiales des diocèses français. Soit la mise en œuvre de 50 000 titres environ »⁵⁹. Un rapport intermédiaire de 1975 signale d'ailleurs que 26 000 fiches de titulaires, concernant cinquante-cinq diocèses ont déjà été

---

53. Alphonse Dupront, *Du Sacré...*, op. cit., p. 408, 425, 426, 428, 436.

54. *Annuaire. École des Hautes Études en Sciences Sociales. Comptes-rendus des cours et conférences, 1976-1977*, p. 213, à propos de l'Alsace.

55. Alphonse Dupront, « Formes de la culture de masses... », in L. Bergeron (éd.), *Niveaux de culture...*, op. cit., p. 165.

56. Alphonse Dupront, *Du sacré...*, op. cit., p. 80-81.

57. *Annuaire. École Pratique des Hautes Études. Section des sciences économiques et sociales. Documents. Rapports. Chronique, 1968-1969*, p. 183.

58. Alphonse Dupront, *Du sacré...*, op. cit., p. 92.

59. *Annuaire. École Pratique des Hautes Études. Section des sciences économiques et sociales. Documents. Rapports. Chronique, 1969-1970*, p. 188.

réunies⁶⁰. Pareille entreprise, qui devait « être étendue à l'ensemble de l'Europe occidentale pour la mise en évidence des grandes circulations de cultes trans-européens » débouche dès 1973 sur quelques constats majeurs : « le rayonnement des grands cultes de chrétienté, de fortes autochtonies régionales, des titres erratiques, révélateurs de créations sacrales dont l'analyse, malaisée, peut être libératrice de certaines attentes ou besoins collectifs quant à la vertu des sacralités. Autres évidences : la stabilité historique des titulatures, matériau d'élection pour l'étude de la "longue durée" ; la mise en relief de strates, au niveau de celles-ci, pour la propagation des cultes ; quantitativement, la très faible pénétration des cultes modernes, sauf en milieu d'urbanisation récente, et cet aveu du gallicanisme français, le nombre infime de cultes romains, modernes ou contemporains ayant réussi à imposer titulature »⁶¹.

Ces approfondissements successifs de l'enquête initiale sur les pèlerinages français contemporains, le souci constant d'un comparatisme à l'échelle européenne expliquent, à mon sens, que la quête de Dupront n'ait été interrompue que par ce terme et cette rupture qu'est la mort. En même temps, les charges administratives qui pèsent sur lui de 1970 à 1976 (présidence de la Commission d'histoire moderne et contemporaine du CNRS, présidence de l'Assemblée constitutive puis présidence de l'université de Paris IV) lui interdisent de consacrer à cette enquête le même temps qu'au cours des années précédentes, même si des missions sur le terrain se poursuivent sous sa direction. En revanche, dans ce moment davantage dédié à l'action, il donne au Centre d'anthropologie religieuse européenne qu'il a fondé une impulsion majeure et des moyens, grâce aux postes CNRS et EHESS qui y sont créés (bibliothécaire, ingénieurs de recherche et d'études, vacataires), grâce aux fichiers de références bibliographiques qui s'y constituent (ainsi le fichier thématique que Willem Frijhoff a organisé), et l'enquête se poursuit avec de nouvelles collaborations. Le projet d'un inventaire systématique des sanctuaires est resté délibérément inachevé, peut-être parce qu'il était, dans son principe même, interminable. Ce simple constat doit toutefois, pour être équilibré, reconnaître, dans le même mouvement, toute la fécondité de l'entreprise, et ce pour au moins trois raisons. La première est que toute la réflexion, volontairement abstraite, proposée dans *Du Sacré* procède de cette expérience, « expérience sur l'élémentaire » comme la qualifie son auteur qui permet à l'analyse de « distinguer, voire généraliser, sans crainte de conceptualiser abusivement » pour saisir les attitudes fondamentales de « l'*homo religiosus* collectif ».

---

60. Rapport scientifique de l'ERA n° 444, « Titulatures des lieux de culte en Europe occidentale : inventaire et profils de circulation », juin 1975, Archives de l'enquête sur les pèlerinages. L'inventaire repose sur l'exploitation systématique des *Ordo* et *Annuaire*s diocésains, donc sur ce qui est désigné comme « l'actuel », dont la dimension correspond aux décennies 1940-1970. Pour ce qui est de la « remontée historique », un échantillonnage de douze diocèses a été retenu, où figurent les trois diocèses de Strasbourg, Cahors et Montauban, objet de la RCP (recherche coopérative sur programme), n° 328, « Ethno-histoire et anthropologie religieuse européennes ».

61. *Annuaire. École Pratique des Hautes Études. Section des sciences économiques et sociales. Documents. Rapports. Chronique, 1973-1974*, p. 144. Voir également A. Dupront, *Du Sacré...*, *op. cit.*, p. 94-97.

L'étude anthropologique est donc ici « profondément enracinée, dans une terre, des milieux sociaux, une histoire »⁶². La seconde est que le matériau engrangé, considérable, reste disponible pour les inventaires ultérieurs. Enfin, les hypothèses mises en œuvre dans cette enquête ont inspiré et suscité jusqu'à aujourd'hui de très nombreux travaux qui ont largement renouvelé notre approche des pèlerinages français.

Pour conclure, j'aimerais revenir sur le terrain du Perche et citer le journal du curé du village de Frazé, Abraham-Désiré Vincent près d'Illiers-Combray, pendant la guerre 1870-1871. Ce journal a été transcrit par l'abbé Roland Lefèvre qui, quand il était curé de Frazé, fut un correspondant à la fois d'Alphonse Dupront et dès 1970 d'Alban Bensa. Abraham Vincent, très probablement légitimiste, se désole de voir son église quasiment déserte le jour de Noël 1870, dans un Perche régulièrement traversé par les troupes prussiennes. À la date du 3 février 1871, il va desservir le village voisin de La Croix-du-Perche où il y a un pèlerinage à saint Blaise et fait les observations suivantes :

« Ni les Prussiens ni la Révolution ne sont de force à faire tomber les pèlerinages. Aujourd'hui, jour de St Blaise, il n'y avait pas moins de monde que d'habitude à La Croix-du-Perche. [...] "Comment se fait-il, disais-je à une jeune femme de ma paroisse, que, si zélés que vous êtes pour la guérison de vos corps et même pour celle de vos bestiaux, vous le soyez si peu pour la guérison de vos âmes ? Car je vois bien que le mauvais temps vous arrête, quand il s'agit, par exemple, d'aller à la messe le dimanche, et qu'il ne vous arrête pas quand il s'agit d'aller en pèlerinage, même fort loin." »

Elle me répondit : "Monsieur, c'est qu'il n'en est pas des pèlerinages comme de la messe. On va en pèlerinage parce qu'on y est forcé" [souligné dans le texte]. En effet, je vis, à travers la foule empressée, des gens notoirement connus comme les plus impies de la paroisse. Eux, qui ne mettent jamais les pieds à l'église, pas même le jour de Pâques, ils s'avançaient graves et recueillis, tenant sans aucun respect humain, leur petit cierge à la main, ils s'agenouillaient, respectueux, sous l'étoile sacerdotale ; ils la baisaient d'un baiser retentissant puis se retiraient dans quelque endroit de l'église d'où ils pussent voir l'autel et entendre la messe du Dieu auquel ils ne croient pas, en l'honneur d'un St Blaise assez difficile à concevoir, puisque selon leur maxime favorite : "Quand on est mort, tout est mort".⁶³ »

62. Alphonse Dupront, « Anthropologie du sacré et cultes populaires... », article cité, p. 257.

63. Abraham-Désiré-Dieudonné Vincent, *Éphémérides de Frazé et mes impressions durant la guerre franco-prussienne et la Commune de Paris (de juillet 1870 à juillet 1871)*, texte du manuscrit 186 conservé à la Bibliothèque diocésaine de Chartres, introduction et notes par l'abbé Roland Lefèvre, curé de Beaumont-les-Autels, [s.l., 1980], p. 88. L'auteur de ce journal, né en 1828 et fils d'un marchand de blé, ordonné prêtre en 1853 est curé de Frazé de 1867 à 1871. Il porte, à la date du 10 janvier 1871, un jugement extrême sur ses paroissiens « qui ne croient fermement ni à Dieu ni à la Providence, ni à l'immortalité de l'âme » : « Quelle langue

Ce texte appellerait de très nombreux commentaires. Bornons-nous ici à deux remarques. Tout d'abord, l'*obligation* n'appartient au même ordre de pensée chez le prêtre et chez la paysanne : pour l'un, il s'agit de restaurer une pratique ordinaire et régulière de la messe dominicale ; pour l'autre, il est question de conjurer le malheur. Ensuite, la théologie paysanne du « Quand on est mort, tout est mort » est déjà présente dans la suite apocryphe que donne en 1695 le traducteur français du *Quichotte* de Cervantes par la bouche de Sancho Pança⁶⁴. Au XIX^e siècle, elle est l'un des lieux communs des examens de conscience proposés aux fidèles à propos des péchés contre le premier commandement⁶⁵. C'est aussi cette phrase que prononce le sacristain Arsène dans le *Journal d'un curé de campagne* de Bernanos ; il a 73 ans et il dit au curé : « Nous autres dans la famille, nous sommes d'Église. [...] et il n'y a pas d'exemple qu'un des nôtres soit mort sans sacrements. C'est le sang qui le veut comme ça, rien à faire. – Vous les retrouverez tous là-haut lui dis-je. » Cette fois il a réfléchi longtemps. Je l'observais de biais tout en vaquant à ma besogne et j'avais perdu l'espoir de l'entendre de nouveau, lorsqu'il a proféré son dernier oracle, d'une voix usée, inoubliable, d'une voix qui semblait venir du fond des âges : « Quand on est mort, tout est mort ». J'ai feint de ne pas comprendre. Je ne me sentais pas capable de répondre, et d'ailleurs à quoi bon ? Il ne croyait certes pas offenser Dieu par ce blasphème qui n'était que l'aveu de son impuissance à imaginer cette vie éternelle dont son expérience des choses ne lui fournissait aucune preuve valable, mais que l'humble sagesse de sa race lui révélait pourtant certaine et à laquelle il croyait, héritier légitime, bien que murmurant, d'innombrables ancêtres baptisés⁶⁶.

Dominique JULIA
CNRS-EHESS
dominique.julia@sfr.fr

---

parler à des barbares, qui chrétiens dans leurs pères n'ont retenu du christianisme et de sa langue surnaturelle, que des mots dont la signification incomprise ou rabaissée, affecte leur intelligence d'une manière toute différente de ce qu'il faudrait – vulgaires en tout, terrestres jusque dans les chose de l'esprit – matérialistes jusque dans les pratiques de la piété, incrédules jusqu'à l'athéisme, crédules jusqu'à la superstition – négateurs des croyances les plus saintes et les plus naturelles, idolâtres de ce qu'ils appellent les saints, jusqu'à l'adoration réelle de leurs statues de pierre ou de bois » (p. 78).

64. François Filleau de Saint-Martin, *Continuation de l'admirable histoire de Don Quichotte de La Manche*, livre I, chapitre IV, parue d'abord chez Barbin en 1695, La citation est au t. V de l'édition de 1752, p. 23 : « Je sais mon *Pater*, mon *Credo* et je ne veux point en savoir davantage car on dit que les plus savants ne sont pas les meilleurs. Pour ce qui est de mourir pour la foi et pour mon pays, pour mon roi, pour ma dame, je tiens qu'il vaut encore mieux vivre pour eux, car quand on est mort, tout est mort ».

65. Voir par exemple Abbé Alexandre Vermot, *Examens de conscience développés et expliqués par un très grand nombre de faits historiques, d'anecdotes et de maximes à l'usage des prêtres et des fidèles pour le temps des missions, des retraites et des confessions générales*, Besançon, Cornu, 1841, p. 27.

66. Georges Bernanos, *Journal d'un curé de campagne*, in *id.*, *Œuvres romanesques*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1961, p. 1182-1183.